Document généré le 5 juin 2025 01:19

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Les silences d'un couple
Lost Song de Rodrigue Jean

Stéphane Defoy

Volume 27, numéro 1, hiver 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33429ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2009). Compte rendu de [Les silences d'un couple / *Lost Song* de Rodrigue Jean]. *Ciné-Bulles*, *27*(1), 14–15.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lost Song de Rodrigue Jean

Les silences d'un couple

STÉPHANE DEFOY

En 1999, un chorégraphe originaire du Nouveau-Brunswick faisait une entrée remarquée dans le monde du cinéma en signant la réalisation d'un premier long métrage consacré au quotidien de deux jeunes hommes désœuvrés vivant dans une petite ville d'Acadie, Bathurst. Adapté du roman de Martin Pître *L'Ennemi que je connais*, **Full Blast** traduisait parfaitement le sentiment d'aliénation de personnages à l'avenir sans espoir. Fier d'un succès critique enviable, Rodrigue Jean revenait à la charge en 2002 avec **Yellowknife**, film encore plus radical que le précédent, mettant en scène un frère et une sœur partis en cavale jusqu'aux Territoires du Nord-Ouest. Après coup, le réalisateur acadien a emprunté la voie du documentaire — **L'Extrême frontière** sur l'œuvre du poète Gérald Leblanc, puis **Hommes à louer** consacré à la prostitution masculine — avant de revenir à la fiction avec **Lost Song**, présenté au Festival du nouveau cinéma 2008 et qui devrait sortir en salle en mars prochain.

Élisabeth et Pierre sont installés pour l'été dans un chalet avec leur nouveau-né. Chacun s'adapte à ce nouveau mode de vie avec le soutien bienveillant de la mère de Pierre, Louise, qui habite tout proche. Derrière les chauds rayons du soleil et le calme émanant de ce refuge, se trame un drame dont il est difficile de tracer les contours. Véritable radiographie d'un couple se désagrégeant sous nos yeux, **Lost Song**, malgré un rythme parfois assommant, maintient le cap grâce à une tension sourde qui s'installe insidieusement au cœur d'une union instable. D'emblée, la frustration du couple face aux exigences de la situation s'incarne dans leurs réactions aux pleurs et aux caprices du poupon. Le réalisateur questionne habilement les capacités de Pierre, mais surtout celles d'Élisabeth, à être parents par le truchement du personnage de Louise, la grand-maman aimante qui semble attendre la première erreur de la nouvelle maman afin de prendre insidieusement sa place. C'est lorsqu'il se met à scruter au plus près la dérive d'Élisabeth et la réaction intransigeante de Pierre que le film de Jean traduit au mieux le désarroi des personnages et touche une intériorité fascinante. Il y décortique avec précision les symptômes de la dépression post-partum : émotion à fleur de peau, comportement inhabituel, gestes étonnants et attitude de repli sur soi sont le lot de la nouvelle maman. Le traitement du récit fait également ressortir l'incapacité de son entourage — particulièrement de son mari — à saisir le message de détresse émis par Élisabeth qui s'engouffre un peu plus à chaque nouvel impair. Une fois en rupture avec ses proches, elle leur apparaît de plus en plus suspecte et de moins en moins apte à assurer son rôle de mère. Une bête inconnue qui circule sporadiquement dans le grenier, et qui crée bien des soucis, fait également allusion à l'instabilité psychologique de la jeune maman. Le processus de distanciation du couple mis en place par Jean devient peu à peu le fil conducteur et l'intrigue centrale du récit.

Suzie Leblanc (Élisabeth), Patrick Goyette (Pierre) et Marilou Longpré Pilon (Naomi) dans **Lost Song**

Lost Song de Rodrigue Jean

Bien que le propos de Jean puisse paraître un tantinet démoralisant, il a pris soin d'y adjoindre des personnages secondaires qui apportent une bouffée d'air frais, comme celui de Naomi, la jeune voisine adolescente, avec qui Élisabeth se lie d'amitié. Mais le répit sera de courte durée, la fin de l'été annonçant irrémédiablement le retour en classe de la jeune fille. Par ailleurs, l'arrivée inopinée de la mère d'Élisabeth, interprétée par Louise Turcot, rarissime au cinéma, une pimbêche citadine jusqu'aux bouts des ongles, vient momentanément alléger l'atmosphère. Peu encline à jouer les grand-mères et encore moins à vivre avec les moustiques, elle amuse, le temps d'une visite de courtoisie, tout en situant Élisabeth dans son contexte familial et social (elle est chanteuse d'opéra). Une fois ces personnages secondaires disparus, la lourde solitude d'Élisabeth, combinée à la troublante relation fusionnelle qui lie Pierre à sa mère, conduit la jeune femme à adopter un comportement de plus en plus étrange. Rodrigue Jean amplifie le sentiment de rupture du couple et d'isolement des personnages en campant son récit dans un endroit isolé qui crée, chez Élisabeth, la sensation d'être prise au piège de sa solitude, sans possibilité de s'en soustraire. Le réalisateur prend avantage de cet espace de villégiature apaisant pour le transformer en véritable prison pour cette femme en perte de contact avec le monde réel. Une scène révèle admirablement le sentiment de réclusion d'Élisabeth alors qu'elle tente de prendre la poudre d'escampette avec son bébé. Son mari, alerté par Louise, s'empresse alors de la retrouver pour la ramener — presque de force — au chalet. À cet instant, le fossé séparant le couple s'élargit de telle sorte que le drame qui couve depuis longtemps ne peut que connaître le dénouement tragique suggéré dès les premières images. L'économie de dialogues du couple accentue l'impression d'incommunicabilité tout en ajoutant un certain malaise au récit.

Cette œuvre dense au calme suspect est magnifiquement servie par l'interprétation juste et jamais trop appuyée de la soprano Suzie Leblanc, dont c'est le premier rôle au cinéma (Jean avait opté pour un choix similaire dans **Full Blast** en faisant incarner le personnage principal par Marie-Jo Thério). Pour sa part, Patrick Goyette s'avère convaincant en mari peu compatissant dont on perçoit toute la violence contenue. Au plan technique, rien d'extravagant dans **Lost Song**; le cinéaste se contente d'aligner les plans fixes, à l'exception de quelques plans filmés caméra à l'épaule lorsque les protagonistes déambulent dans les bois. Le long métrage ne bénéficie d'aucune trame musicale et, par le fait même emprunte, en matière de traitement, au cinéma réaliste social. C'est pourquoi les passages où Suzie Leblanc livre des extraits des opéras de Mozart et d'Haendel représentent de rares instants de sérénité, tant pour l'auditoire que pour le personnage qu'elle incarne.

S'éloignant de ses fictions précédentes, peuplées de personnages troubles dont il était difficile de saisir les motivations psychologiques, Rodrigue Jean signe avec **Lost Song** une œuvre complexe, aux interprétations multiples, empreinte d'une grande maturité. Un film qui fait écho à la difficulté de sauvegarder le couple lorsqu'un enfant s'ajoute au tableau. ■

Lost Song

35 mm / coul. / 102 min / 2008 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Rodrigue Jean
Image : Mathieu Laverdière
Mont. : Mathieu Bouchard-Malo
Prod. : Transmar Film
Dist. : Métropole Films
Int. : Suzie Leblanc, Patrick Goyette, Ginette Morin, Louise Turcot, Marilou Longpré Pilon